

# JUAN PABLO IZQUIERDO TESTIMONIUM FESTIVAL JERUSALEM, 1976

LE MONDE, PARIS, 4-3-76

## UN FESTIVAL A JÉRUSALEM

### La musique juive en témoignage

POUR la quatrième fois, une brève et originale manifestation de musique contemporaine intitulée Testimonium (Témoignage) vient de se dérouler à Jérusalem et à Tel-Aviv. Son but est de susciter des œuvres nouvelles qui donnent « une expression musicale aux événements historiques et aux créations spirituelles du peuple juif au long de ses deux mille ans d'exil ».

Cette idée, où l'on retrouve, comme dans toute activité intellectuelle en Israël, des dimensions historiques, mystiques et prophétiques, est incarnée en une femme, une « grand-mère israélienne » indéfectible, Mme Recha Frater, originaire de Berlin. Elle a créé ce Testimonium en 1968 avec Roman Haubenstock-Ramati et, à quatre-vingt-trois ans, en reste l'inspiratrice et l'organisatrice infatigable.

Les œuvres, commandées à des compositeurs juifs et non juifs, qu'on a entendues au cours de cette semaine ont montré à la fois l'intérêt d'une telle initiative et ce qu'elle peut avoir d'anachronique. Il ne peut être en effet que bénéfique d'inciter les musiciens à se tourner vers des sources très riches, à s'imprégner des beaux poèmes traditionnels, des musiques populaires d'Europe centrale ou du bassin méditerranéen, à rechercher une parenté spirituelle entre tous les peuples qui composent l'Israël historique.

Pourtant, les œuvres fidèles à ce projet n'étaient pas les plus convaincantes : sur une chronique racontant la vie des Juifs marocains au dix-septième siècle, Eddie Halpern n'a composé qu'une « prière d'évocation

assez sinistre, au dramatisme assez banal (Testimonium), et Michèle à Jérusalem, d'après un ancien poème damascène, semble avoir figé l'inspiration très spontanée et neuve du compositeur catalan Meistras Quadrony, qu'on reconnaît mal dans cette petite cantate conventionnelle et sans élan. Calam, de Léon Shidlovsky, témoignait de plus d'ambition, érigeant toute une efflorescence vocale autour des lettres de l'alphabet hébreu, où l'on retrouve souvent le ton et la couleur des vieilles déclamations rabbiniques, avec en contrepoint un film d'Ansh Mambush et Nina Mayo aux images souvent belles, mais d'un écotisme un peu frelaté.

La plus agréable de ces œuvres était sans doute une scène nuptiale de Samuel Adler sur une chanson populaire juive de Catalogne, follement décorée par une musique fraîche et acidulée, à la manière du Milhaud de la Chanson du roi René, et chantée avec autant de poésie que de coquetterie par Adi Etzion à la voix claire de mezzo léger.

Une telle conception de la musique paraît cependant anachronique, car elle se réfère à l'épanouissement des écoles nationales de la fin du dix-neuvième siècle où la découverte du fonds traditionnel donnait naissance comme naturellement à des créations comme celles de Moussorgsky, Grieg, Dvorak, Albeniz, plus tard Bartok et Falla. Le lien est aujourd'hui devenu presque impossible entre ces sources et des esthétiques modernes qui reposent sur des bases tout autres : la musique nouvelle n'a plus ni le goût ni les moyens d'exprimer ou d'illustrer des textes préexistants issus de l'héritage historique.

### L'exemple de Xenakis

Aussi les œuvres les plus marquantes de ce festival ne répondaient-elles plus guère à ses critères de base, même Endless (Sans fin), d'un de ses promoteurs, Haubenstock-Ramati, qui était apparemment déconnecté de toute référence extérieure : c'est un « mobile » pour sept instruments, une poussière d'événements subtils, d'une qualité très fine comme une partition de Ligeti, un peu vaine cependant, car on ne retrouve pas à travers ce bel éparpillement sonore la présence de pôles et de lignes de force où se concentre la pensée.

Mais c'est surtout N'shima, une création de Xenakis, qui a paru exemplaire, encore que cette œuvre, de beaucoup la plus forte, ait complètement déçu la plupart des auditeurs. N'utilisant d'un texte juif qui lui avait été proposé que des phonèmes, Xenakis a bâti une œuvre de vingt minutes, totalement « abstraite » (pour deux voix de femmes, deux cors, deux trombones et un violoncelle), mais d'une extraordinaire emprise vitale, bien plus « humaine » que beaucoup de ses œuvres antérieures. Ce jeu où ce drame rythmique, nu et intense comme une tragédie grecque, est animé par une pulsation envoiement où les qualités essentielles des voix et des cuivres apparaissent dans leur splendeur originelle, toutes débaptées d'« adhérences historiques ». On est vraiment là dans un nouvel univers musical qui, pourtant, reste expression de la personnalité profonde du compositeur. L'œuvre (comme tout le concert) était exceptionnellement dirigée par un chef chilien, Juan Pablo Izquierdo, avec les voix, aussi superbement incarnées qu'apparemment inexpressives, d'Amelia Salvetti et d'Annie Barceloni.

Que Testimonium ait suscité une telle œuvre est la justification paradoxale de cette belle entreprise, et l'expérience de

cette année devrait, combats-ils, inciter à ouvrir plus franchement les portes à une musique significative de son époque.

Mais parallèlement, et en cela l'intuition de Mme Frater est juste, l'Etat d'Israël se doit d'explorer à fond et d'exploiter un passé et une tradition d'une extrême richesse. Un labeur considérable a d'ailleurs été accompli dans ce sens depuis une quinzaine d'années par le Département de musique de la Bibliothèque nationale et le Centre de recherche de musique juive de l'université de Jérusalem; que dirige un élève de Jacques Chailley, Israël Adler : travail sur les sources et notamment tous les écrits hébreux concernant la musique à travers le monde, rassemblement d'une vaste collection de manuscrits et d'éditions anciennes, publication d'études musicologiques, et surtout « édification » d'archives nationales encore recueillant les enregistrements réalisés sur le terrain de musiques non écrites, qui comptent déjà près de cinquante mille chants religieux et populaires d'Israël et de la Diaspora.

Ce sont ces trésors patiemment amassés par des musicologues qui seront peu à peu ouverts à ce peuple neuf, dont les pères et les ancêtres ont toujours témoigné de dons musicaux exceptionnels, pour qu'il y puisse de nouvelles forces artistiques. Entendre chanter par exemple, comme nous en avons eu l'occasion à l'université, le début de la Genèse par un rabbin lituanien, le chant de triomphe de Moïse par deux Samaritains et une gûiriande de psaumes par une assemblée yéménite est une expérience irremplaçable dans ce pays de la Bible, aussi fondamentale que pour un Occidental l'expérience du chant grégorien.

JACQUES LONCHAMPT.